



LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

Chronique



Imaginez si vous le pouvez quelque chose de plus pathétique, je dirai volontiers, de plus simplement dramatique, que la mort de ce saint ministre de Dieu, donnant à ceux qui vont mourir avec lui, le courage en même temps que le pardon!

Partis le matin pour une excursion sur le grand lac bleu, joyeux comme des écoliers en vacance, lui heureux de fuir pour une heure le souci de ses travaux apostoliques, les autres — presque des enfants — n'ayant d'autre souci que de jouir de l'heure présente, ils s'éloignaient ravis, emportés par une bonne brise, qui gonflait la voile de leur fragile vaisseau.

Soudain le ciel se noircit, l'eau s'agite soulevée par un souffle puissant et la tempête s'élève.

"Nous sommes perdus", dit l'abbé Gignac, alors que la chaloupe remplie d'eau, sa voile arrachée, sombrait déjà; "debout, mes enfants, nous sommes en face de la mort! Dites votre acte de contrition je vais vous absoudre".

Et, tel le Nazaréen commandant aux flots courroucés du lac de Génésareth, le prêtre se lève et, dominant du geste la vague menaçante, il trace dans l'air le grand signe de la miséricorde, oubliant son propre danger pour ne penser qu'au salut éternel des âmes que la Providence lui a confiées.

L'instant d'après la mort avait fauché et cinq des sept occupants de la chaloupe n'étaient plus que des cadavres que roulaient les flots. Deux s'étaient échappés avec peine des étreintes de l'impitoyable voleuse, qui, les mains pleines, gardaient bien ses victimes.

Pas une révolte chez ces infortunés, seulement une douce résignation. Et pourtant que de terreur de voir la mort si proche, que de regrets de quitter la vie si belle à tous!

M. le curé Gignac laissait en arrière de lui tout le troupeau que son évêque, en s'éloignant, avait confié à sa sollicitude: il a pensé que "peut-être" on aurait besoin de ses services, lui l'administrateur modèle, lui le pasteur vénéré, dont l'existence était si chère et si utile à ses ouailles et il a regretté de partir.

Les autres, les "enfants", que la mère attendait sur la rive! L'un d'eux a trouvé la force de vivre, en pensant au chagrin qu'aurait sa mère en apprenant que son petit s'était noyé, mais les autres, ceux que la mort a saisis et n'a plus laissés, à quoi n'ont-ils pas pensé? Le cœur se serre et l'oeil se mouille à la seule pensée des tortures morales endurées pendant cette heure suprême de lutte avec la mort par des jeunes gens de vingt ans, ne connaissant de la vie que ce qu'elle offre d'illusions.

Le grand lac a calmé sa fureur sans rendre sa proie et on a dû, pour retrouver les cadavres, sonder longtemps le creux des lames et fouiller les secrètes cavernes. Il est impossible de décrire le spectacle simple et grandiose à la fois qu'a présenté la célébration de la messe en plein air, sur la rive du lac, quelques jours après l'accident, et il est encore plus impossible de rendre l'émotion angoussante de tous ceux qui y ont assisté, demandant au ciel un miracle. Hélas! le prodige ne s'est pas produit et l'on dut attendre que l'onde rendît d'elle-même ses victimes.

Cruelle attente, faite d'angoisses et de regrets, longue et pénible agonie pire que la mort elle-même, où tous les jours, toutes les heures, toutes les minutes sont autant de nouvelles sources de chagrin et de larmes pour les fidèles de Sherbrooke et les familles des infortunés disparus. Tant de deuil et de tristesse commandent la sympathie dans tous les coeurs et aux pauvres affligés, qui pleurent la mort d'êtres chers, sont allés les vœux de la population toute entière de notre province.

* * *

Il est impossible de ne pas se sentir pris de pitié devant les effroyables ravages que cause parmi nos tout petits la chaleur de l'été. Il en meurt, en trois mois, douze cents du premier âge. Et les autorités semblent impuissantes à les sauver, s'en rapportant à l'initiative privée des associations de secours pour tâcher d'enrayer la mortalité infantile en notre ville.

Combien d'enfants meurent parce que la mère,

obligée de travailler, ne peut donner à son petit les soins qu'il requiert, étant la plupart du temps contrainte de se séparer de son poupon. Celui-ci sera confié à une nourrice ou soumis au régime douteux d'un allaitement toujours incertain et difficile.

C'est le problème que des femmes de France, des parisiennes au cœur de mère, ont résolu en créant "la pouponnière", un grand établissement à Porchefontaine, où les travailleuses envoient leurs poupons, que l'on confie à des nourrices, venues là demander, en échange de l'hospitalité gratuite qu'elles reçoivent, la faveur d'élever un ou deux autres enfants, outre celui qui leur est venu.

Cette oeuvre est si belle que je n'ai pu résister au désir de la faire connaître aux lectrices de l'Album, avec le secret espoir de toucher le cœur des mères, qui ne peuvent rester insensibles à l'évocation du tableau que présentent ces longues files de petits lits blancs, sur lesquels dorment des bébés roses. Elles travailleront peut-être à doter Montréal d'une pouponnière, afin de sauver le plus possible des enfants venus au monde en déshérités, et à l'exemple de leurs cousines de France elles feront des merveilles de charité et de bonté, aidant à résoudre le grand problème de la maternité. Ne pas séparer la jeune mère de son enfant, d'une désespérée faire une mère heureuse, contente de sauver les enfants des autres, de ces mères, qui sont matériellement empêchées de donner à leur nourrisson tous les soins requis, voilà le principe admirable sur lequel est fondée cette oeuvre charitable, appelée à combler une grande lacune sociale.

Quelles sont les ressources d'une pareille institution, direz-vous?

En effet, cette question a son importance. Les institutions de charité sont nombreuses; trouvera-t-on assez de générosité pour subvenir aux besoins de la charité?

D'abord les institutions de charité ne sont pas trop nombreuses, puisque tant d'argent s'en va en folie dans le monde; ensuite l'oeuvre de la pouponnière est confiée aux mères de famille et c'est là un gage de succès. Un impôt sur sa toilette, une dime qu'elle exigera de son mari sur les dépenses inutiles qu'il fait sans protester, et la mère de famille aura bien vite fait de trouver l'obole, qui ira grossir le budget de l'institution et assurer le succès de l'oeuvre.

Sauvons nos petits.

* * *

Mon attention a été attirée cette semaine sur le cas d'un voyageur de mes amis, grand amateur de vie champêtre, qui revenait de faire un bout de villégiature dans une campagne des environs de Montréal. Mon ami est de cette classe d'hommes qu'on appelle les savants, qui étudient tous les phénomènes et s'évertuent de voir la vie autrement qu'elle n'est. C'est un chimiste. Depuis longtemps il m'a convaincu que l'on mangeait du sable avec le poivre et de l'écorce de bouleau avec la cannelle, que nous débitent nombre de marchands d'épices.

Et l'eau...

Or donc, mon ami s'en fut à la campagne, afin de se remettre "l'organisme dans le train", comme il dit. Arrivé à l'hôtel, son premier soin, en prenant possession de sa chambre, fut de demander de l'eau.

"Le pot est plein, lui dit d'un air satisfait le maître de céans."

Et c'était vrai.

Au moment de procéder à une ablution rendue nécessaire par la chaleur et la poussière de la route, notre citadin chimiste eut pourtant une seconde d'hésitation. Rendu sceptique par l'atmosphère de l'appartement, il se rendit compte que cette chambre n'avait pas été habitée depuis fort longtemps. Une couche appréciable de poussière couvrait les meubles et le lit d'une blancheur douteuse semblait s'ennuyer d'avoir si longtemps été occupé.

Et cette eau pensa-t-il, est-elle dans le pot depuis que le dernier voyageur a quitté cette chambre? Un autre n'y eût point regardé de si près.

Mais un chimiste! Il se sentit en présence d'un ennemi. Il y avait cent à parier contre un que d'après la coutume on n'avait pas troublé le repos de cette eau depuis quinze jours. Mais alors cette eau, c'était un réservoir d'animaux féroces, un vivier de microbes!

L'idée lui vint d'en verser dans une bouteille et d'apporter en ville avec lui une chopine de cette infusion microbienne.

Naturellement il ne prit pas son ablution ce soir là et quitta l'hôtel, où l'on élève ainsi des animaux pour l'usage des voyageurs.

Revenu à la ville, notre chimiste s'enferma dans son laboratoire, livrant à l'oeil exercé de son microscope le soin de découvrir les habitants du fameux liquide, dont il avait apporté un échantillon.

Horreur! Ce qu'il vit, je l'ai vu hier, alors que sur l'invitation de mon ami, j'allai examiner moi-même le phénomène. Muni d'une lanterne magique le microscope docile projetait sur une toile une sphère lumineuse de douze pieds de diamètre, dans laquelle une simple goutte d'eau révélait les trésors de sa précieuse culture. Une goutte d'eau, un bouillon d'animaux vivants, un océan de microbes. Il y avait là tous les microbes de la création, connus et inconnus, escargots aquatiques, telles que lymnées, les planorbes, les physes, les ancytes, les vivipares, les bythinistes, les dreissènes, monstres gros de 2 pouces cubes, éléphants en miniature. Et dans l'ombre de la pièce tout cela grouillait pêle-mêle, couvrant le mur, et, par instants, lancées dans une course vertigineuse, ces bêtes faisaient mine de vouloir sauter par terre.

J'en avais le frisson dans le dos.

"Tu vois à quel malheur j'ai échappé", me dit laconiquement mon ami.

Et dire que c'est peut-être la même chose qui se produit dans beaucoup d'hôtels.

Et chez vous, à la maison? Avez-vous toujours la précaution de renouveler l'eau de toilette tous les jours? Pensez que l'eau que l'on trouve dans les conduites d'eau de Montréal, est déjà infestée, qu'elle renferme déjà des milliers de microbes et qu'au bout de vingt-quatre heures on en trouvera des millions. On n'y prend pas assez garde. On a tort. On risque ainsi d'être dévoré vivant.

* * *

Avec un nouveau fracas l'empereur d'Allemagne vient de signaler sa façon de faire de la diplomatie, de ce geste qui a depuis longtemps jeté l'émoi dans le monde politique et financier.

Guillaume II est allé dans la mer Baltique, comme il est allé à Tanger et il a rencontré le Tzar tout comme il a visité le Sultan du Maroc. Tout se tient. L'empereur a vu dans la convention anglo-française une menace pour l'Allemagne, il voit maintenant la possibilité d'un traité de paix entre la Russie et la Japon et si la diplomatie allemande avait raison de se montrer si susceptible à propos de l'entente de l'Angleterre avec la France, elle n'appréhende pas moins la création d'une triple alliance nouvelle en Orient composée de l'Angleterre, du Japon et de la Russie.

En somme il semble que c'est bien à l'Angleterre que l'Allemagne en veut. En se rapprochant de la Russie, alors que l'alliance franco-russe existe encore, l'Allemagne ne cherche-t-elle pas à obtenir la double coopération de la Russie et de la France à la réalisation de ses ambitions de prépondérance navale?

Un tel groupement des puissances lui serait plus avantageux, certes, mais il est désormais impossible. Le détachement de la Russie ne prévaudra point contre l'entente anglo-française. Ces deux pays n'ont consulté que leurs intérêts pour opérer une combinaison que l'Allemagne a déjà dénoncée, comme incompatible avec ses ambitions en Europe, et si l'Angleterre abandonne, comme on l'a vu, des responsabilités à la France, celle-ci peut compter sur l'appui de l'Angleterre et sous la forme qu'elle jugera la plus utile à ses intérêts.

Voici donc la crise internationale encore une fois sur le tapis.

Guillaume II joue ses pièces d'une main ferme.

A. BEAUCHAMP.